

Trois histoires vraies

René Lapierre

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1993). Trois histoires vraies. *Liberté*, 35(4-5), 34–36.

RENÉ LAPIERRE

TROIS HISTOIRES VRAIES

Volskov était un tout petit village, dans lequel le train de Novgorod s'arrêtait si rarement que cela y provoquait toujours un émoi. En particulier l'hiver, parce qu'alors la locomotive ne quittait pas la gare de Kousk avant 23 heures, et n'arrivait en vue de Volskov qu'aux environs de 4 heures du matin. Sa plainte froide sifflait un long moment au ras du sol, sur la neige bleue, puis se perdait dans le vent de la Baltique.

Si d'aventure le train faisait halte, cela ne durait jamais plus de quelques minutes. Le temps qu'un voyageur somnolent descende ou qu'on embarque un colis, une lettre, un petit meuble à l'intention d'un parent : fils ou frère en garnison près de Smolensk ou de Grodno.

Dans ces cas-là c'était toujours pareil : le train freinait dans un grincement d'acier rouillé, le conducteur paraissait à la portière et saluait le chef de gare dans une bouffée de vapeur. Pendant ce temps le porteur, un petit homme gris accompagné d'un chien, promenait avec colère sur les quais son chariot à bagages vide.

L'homme restait là, manteau ouvert et tête nue, jusqu'à ce que le train eût de nouveau disparu à l'horizon. Et tout ce temps-là le chien regardait l'homme, qui regardait au fond de la steppe le point sombre par où le convoi regagnerait bientôt le néant.

« Tchekhov, ajouta le professeur en regardant le plafond, raconte quelque part cette histoire, je ne me rappelle plus au juste l'endroit, dans laquelle l'unique *raison d'être* d'un personnage consiste depuis plus de trente ans à manger du chou aigre et à être battu. Il s'agit d'un homme obèse, très pauvre, dont l'enfermement et la maladie ont fini par faire une bête, et que le gardien de l'asile se plaît à battre *d'une façon effroyable*. C'est ainsi que dit Tchekhov : "*effroyable*". »

Le professeur s'arrêta, son regard passant du plafond à la fenêtre. Dehors le vent poussait en rafales des feuilles mortes et du grésil ; quelques élèves prenaient encore des notes, mais la plupart y avaient renoncé et attendaient que le vieil idiot revienne à sa matière.

Au lieu de quoi se tendit un silence dur, irritant ; dans la première rangée une femme, plus très jeune, ouvrait de grands yeux en tortillant un collier d'améthystes. Le regard de l'homme croisa le sien, s'y arrêta d'une manière qui parut brusquement le ramener à la réalité. Le temps se remit en marche, les élèves reprirent leurs crayons. Pas pour longtemps.

Le professeur recommença bientôt à chercher ses mots, à regarder le plafond. « On ne le nomme même plus, il existe à peine. Il sent mauvais ; *on le bat, excusez-moi, comme un bébé. Pouvez-vous comprendre cela ?*

« Pourtant cet homme lui-même avait jadis été petit, tout petit. Et c'était ça qui l'attendait, qui se trouvait au-devant : un asile, un gardien et des coups.

« Excusez-moi, je vous en prie ; je ne peux plus continuer. »

Ses yeux s'emplirent de larmes ; il ne les baissa pas. Là où il se trouvait ce n'était plus la peine, on n'avait plus rien à soi. La dame aux améthystes revint à son cahier, se demanda comment on écrivait Tchekhov ; elle ne se souvenait jamais.

Shirley rêvait toujours, à 39 ans, des plages roses des Bermudes ; de se baigner nue du côté des anses noires de Peach Sands. Mais maintenant qu'elle s'y trouvait elle comprenait qu'elle n'avait jamais même *imaginé* à quel point cela pouvait sembler à la fois si beau et si vide, si paisible et si lointain.

Elle en avait tant rêvé de ce sable qu'en cet instant précis les arbres et le lagon, et les toits mauves de La Soledad, entraient à leur tour dans l'élévation de son rêve et lui dérobaient tout le reste. Plus qu'elle désormais ; éblouie de tristesse et de mélancolie. *Te adoremus, Dominum.*

Comment donc *croire* en cela maintenant ; forcer l'âme incrédule à cette déception, à cette angoisse née de l'image même du bonheur ?

Au loin la vague, le ciel sombre, la colline mauve et le lys de Sharon ; ici le reste, tout en bas : *Te adoremus.* Et au-dessous comme au-dessus la mort. Au nom trop lourd et trop bruyant. *Ego te absolvo, filiam Dei.*

Toutes proches maintenant les vagues ; l'eau tiède, transparente et pure comme le souffle du néant. Elle s'y glissa.

Derrière, tout au bout de Peach Sands, une radio se mit à jouer très fort un air de Carly Simon.

Elle ne l'entendit pas.

Plus tard il y eut d'autres vagues encore ; puis enfin le ciel rose et gris du petit jour, et puis plus rien.

Rien du tout.